

Marché flottant

Réduites à leur épure, toutes les choses visibles finissaient par se dissoudre à travers la brume blanchâtre qui s'élevait du fleuve. Le voyageur avait pris place dans l'une des innombrables barques effilées qui se pressaient autour du marché flottant. Pilotées avec habileté, les embarcations glissaient sur l'eau immatérielle, se frayant un passage dans la cohue sans que ne se produise jamais le moindre heurt. Deux proues se retrouvaient parfois nez à nez comme des animaux venus se flairer, puis un imperceptible mouvement d'aviron les éloignait doucement l'une de l'autre. Des multitudes de coques se frôlaient, s'imbriquaient, leur trafic formait un enchevêtrement inextricable qui entrouvrait tout à coup un labyrinthe où la barque, emportée par son élan, pénétrait. Puis d'autres cercles à nouveau se formaient, d'autres pirogues s'approchaient, comme engendrées par le brouillard qui, sitôt qu'on les aurait dépassées, en absorberait les contours.

Transformées en minuscules étals où étaient soigneusement présentés, sur des lits de joncs, fruits et légumes multicolores et poissons aux chairs luisantes, la plupart des embarcations étaient occupées par des maraîchers et des pêcheurs venus vendre leurs produits. Çà et là, des cuisiniers ambulants accroupis devant leurs marmites fumantes s'affairaient à réactiver des braises à coups d'éventail ou à remuer de longues cuillères. Le voyageur signifia à son nautonier qu'il désirait se restaurer. Sa barque se fraya aussitôt une voie au milieu de l'encombrement jusque vers l'une de ces étroites cantines flottantes où tous les mets proposés paraissaient désirables. Il commanda un cornet d'écrevisses qu'il accompagna de fines galettes d'algues grillées et d'un bol de crème de noix. Plus loin il compara la chair d'une anguille à celle d'un serpent d'eau dont on lui servit quelques tronçons lardés de lamelles de piments confits. Plus loin encore, il se picota la langue aux aiguilles caramélisées que recelaient de suaves agrumes violets. Enfin repu, il se laissa conduire vers la barque d'une vieille femme qui servait du thé noir.

Tandis qu'il portait à ses lèvres sa tasse brûlante, un mouvement se propagea à la flottille qui l'entourait. Les barques s'étaient insensiblement écartées et il vit s'avancer dans l'espace qu'elles avaient libéré une jonque aux voiles rouges. Il n'y avait personne à bord. Quand le bateau passa devant lui, le voyageur entendit distinctement le craquement des lattes de bambous et les claquements de la toile, bien qu'on ne sentît pas la moindre brise sur le fleuve. Bientôt la jonque fut happée par la brume. Son ombre rouge persista un moment dans l'espace où avait été abolie la lisière séparant l'air et l'eau, avant de s'éteindre, tache sanguine lessivée par l'écume vaporeuse qui purifiait le regard de toute image.

Jean-Pierre Chambon

(Paru en minuscule volume réalisé par Anik Vinay à l'Atelier des Grames avec des dessins de Thémis

S/V, en 2006)

Peaux de lapins

Première image de la mort : un lapin
pendu à la porte de la grange
par les pattes de derrière, son corps
agité de soubresauts, raide tout à coup.
Mon oncle, d'un bras expert, lui avait asséné
le coup fatal derrière les oreilles,
et en un tournemain déshabillé de son pelage.
Et tandis que le sang continuait à goutter
dans la cuvette, je voyais l'œil mort,
écarquillé, énorme du lapin,
dont je ne savais si l'étrange fixité
trahissait la vision éblouie
de l'au-delà ou l'effroi
du néant.

*

Une nuit d'hiver un renard
avait forcé le grillage de l'un des clapiers.
Au matin mon oncle m'avait emmené
suivre ses traces encore fraîches qui filaient
à travers champs vers les bois sombres.
Loin sur la neige trouée de gouttes de sang,
se trouvaient là parsemées
à peine quelques bourres de poils, puis plus rien
que le grand mystère de l'étendue blanche,
désolée, pathétique, prodigieuse, vivifiante.

*

Enfant, chaque soir d'été jusqu'au hameau
voisin de la maison de l'oncle, par le Côt
et l'Aillat, je comptais les lapereaux
surpris à gambader à la lisière du bois,
au bout des rangées de vignes
s'étirant tout au long de la pente.
Le dénombrement méthodique s'achevait
avec le crépuscule dans lequel terre, arbres,
pierraille, lapins et pampres, tout se fondait.
Apaisé par les petits bonds sauvages

des lapins et des chiffres, je rentrais
heureux par la route de l'Eau-qui-pisse
d'où un angle fantastique suspendait
en plein ciel l'estompe vaporeuse du château
surplombant le village. Et parfois alors
la lumière qui semblait hâter son reflux
éveillait en moi, mêlé au parfum entêtant
des herbages, le même indicible souvenir :
la décoloration des choses me laissait deviner
l'orée d'un monde encore inaccompli,
dans les cendres éparpillées de la lumière
couvait l'éclat d'une autre lumière.

*

Il était rentré tard, l'air blême.
« Qu'est-ce qui t'est arrivé, tonton ? »
Un lapin de garenne était soudain
apparu dans sa ligne de mire, au milieu
de la petite route qui remonte au village,
et par instinct de chasseur il avait ajusté
sa trajectoire et appuyé sur l'accélérateur
comme s'il avait pressé la détente de son fusil.
Il ne devait la vie, assurait-il, qu'à sa médaille
de la Vierge, car au moment de l'impact
la cible s'était volatilisée et les phares
de la voiture n'avaient plus éclairé,
en tournoyant, que les grandes herbes du talus.
« Milliards de milliards ! La Madone protège
aussi les lapins ! » avait-il grommelé, pour rire.
Et je pensais à elle, la protectrice — « O Reine
des simples, des ondes et des fourrés » —,
figée en sa robe de plâtre d'un azur délavé
dans sa niche exiguë au coin d'un mur
à la sortie du village, et j'imaginai
à ses pieds une nuée de petits derrières
blancs de lapins prosternés
sous la lune.

Jean-Pierre Chambon

In Le petit livre amer, Voix d'encre, 2008

Chanson du petit chariot

D'où vient dans la nuit ce grincement de roues ?
Est-ce le lourd retour des foins de naguère
ou le convoi bringuebalant que la guerre
pousse au long de chemins ravagés de trous ?

Est-ce le chariot qu'au sein du firmament
un cheval étoilé hale à coups de reins ?
Quelqu'un tourne la manivelle du frein
et les essieux gémissent plus durement.

Quel est ce fracas de chaînes qu'on enroule ?
On croirait qu'un attelage de poulains
fait geindre sans fin la meule d'un moulin
et qu'un monde inexorablement s'écroule.

Est-ce le tourment du câble en la poulie,
ce bruit taraudant qui m'obsède et m'accable ?
Et dois-je au plus noir de la nuit implacable
d'un chariot branlant endurer le roulis ?

Jean-Pierre Chambon

in Le petit livre amer, Voix d'encre 2008